

L'air de la fin de journée

À la tombée de la nuit, le crépuscule pose son long manteau de velours sur les clartés restantes de la ville. Tout devient noir pour un court instant. Ça et là, des lucioles apparaissent, bientôt par milliers. Dorées, pourpres, fixes, crépitantes de vie, elles se laissent bercer par l'atmosphère lourde et polluée de la fin de journée.

Chaque soir, à 18h, géante des ténèbres, maîtresse du temps, coincée entre ses semblables mais toute puissante, la tour Pirelli projette sa lumière céleste sur le monde et ses habitants, faisant lever les yeux les plus ternes et éclairant les visages les plus blafards.

Puis, avant que les remous de vie ne reprennent, avant que le tumulte de la fougue humaine des quartiers fauves, en osmose avec les transports vrombissants et les ronflements des télévisions ne s'impose à nouveau sur l'âme de la métropole, le peuple, coi, tête levée vers les cieux, et dans un silence de mort, reprend son souffle, d'un mouvement fugace.

Pour beaucoup, la tombée de la nuit est un bonheur sans comparaison. Elle apaise, adoucit les âmes tourmentées de son aura merveilleuse, efface pour un court instant les passions criminelles des cœurs blessés et enivre les esprits de son mystère, telle un parfum sacré.

Enfin, l'agitation reprend dans les rues. Les effluves de friture s'échappant des kebabs ; les senteurs multiples des pastaciutta, des piccata romana, des caponata s'évadant par les fenêtres des appartements et les estomacs grondants sonnent en cœur l'heure du dîner.

Les musiques entraînant montent du cœur de la cité aux sommets des maisons, des immeubles, jusque haut dans le ciel.

C'est dans ce moment d'allégresse, à cet instant où l'activité reprend vie que Lila aime observer Milan de son balcon. Mais son cœur n'est pas là...

Il se trouve à Naples, la terre de son enfance, celle de toutes ses joies, de tous ses amours. La terre de ses parents et de sa famille, la terre du soleil et du Vésuve effrayant. Celle où, alors qu'elle était cachée derrière le grand chêne au fond du quartier délabré, lors d'une interminable partie de cache-cache avec ses frères et sœurs, elle avait trouvé au sol un oisillon tombé du nid et l'avait sauvé avec l'aide de sa maman. Sa maman l'avait consolée et lui avait chuchoté à l'oreille des mots doux, berçant son enfance de tendresse. Depuis combien de temps ne l'avait-elle pas vue ? Deux mois, trois peut être ? Cela paraissait une éternité...

De son balcon, au-delà de la ville gigantesque, Lila a l'impression de voir Naples, d'apercevoir ses lumières rassurantes, d'entendre les cris si familiers des enfants du quartier et l'agitation euphorique du centre-ville.

Les larmes inondèrent ses yeux. Non, il ne faut pas penser à son passé, cela fait trop souffrir. Il ne faut pas pleurer ; et d'un mouvement bref elle essuya les larmes dégoulinantes sur ses joues.

Son regard se posa sur l'appartement. Tout ce qui l'avait conduite jusque-là lui sembla subitement dénué de toute cohérence, de toute logique, et pourtant insupportablement réel.

Son passé, sa maison, sa famille lui revinrent en mémoire et elle repensa à ce jour terrible où l'air lui avait soudain semblé écrasant, sur ses pauvres épaules de jeune fille. Ce jour terrible où son père, rentrant du travail, non pas épuisé, ou renfrogné comme à son habitude, mais souriant jusqu'aux oreilles, avait annoncé la bonne nouvelle, coupant court aux interrogations incessantes de sa femme et de ses enfants, groupés autour de lui.

Les regards de ses frères et sœurs s'étaient fixés sur Lila, comme pétrifiés. Mais bientôt, ils furent détournés d'elle, sa mère s'étant écroulée en pleurs. Seul son père la regardait, arborant toujours son sourire satisfait, et elle, se sentait poignardée par une armée de couteaux pointus, des pieds à la tête. Transpercée, déchirée, glacée d'horreur sous le regard joyeux de son père, qui se voulait bienveillant, elle n'avait pu remuer un cil, elle aussi pétrifiée... « Alors ma fille, tu es heureuse ? », lui avait lancé son père en l'enveloppant dans ses bras. Mais elle s'était tue, craignant de répondre par un torrent de larmes et se demandant seulement comment tout cela

était possible. Pendant un court instant, elle avait espéré que cela ne fut qu'une plaisanterie, mais la réalité bouleversante l'avait saisie de nouveau. C'était bien vrai, son père en parlait depuis des mois, mais elle n'y avait jamais cru.

Cela s'était produit. Il s'était tenu à ce qu'il avait annoncé. Une phrase qu'elle avait lue dans un livre et qui l'avait marquée lui revint précisément en mémoire : « Toute la vie on aime des gens qu'on ne connaît pas vraiment ». Était-ce donc vrai ? Son père, en qui elle avait une totale confiance venait-il bel et bien de la livrer à un homme inconnu avec qui elle devrait faire sa vie ? Dans ce moment, alors que le désarroi était à son comble, elle avait pensé infiniment fort que son père n'était qu'un monstre, et elle le pensait toujours. La fureur avait envahi chaque particule de son corps. Elle comprit ce jour-là seulement que sa vie n'était qu'un océan de mensonges où elle baignait depuis sa plus tendre enfance : ses efforts acharnés pour les études, l'université, son combat corps et âme pour atteindre la liberté, l'indépendance dont si peu de femmes profitaient en ces années 1960 en Italie... Tout était donc faux ? Tout cela avait donc pour seule issue un piège, un plan machiavélique pour la faire tomber ?

Le désespoir n'était qu'un cri dans le vide, et le futur inéluctable. Le père était devenu sourd, la mère muette. Ainsi, devant ses yeux, le monde de Lila s'était réduit en poussières, comme si un miroir s'était brisé en des milliers de petits fragments après un choc, et avait disparu à jamais dans la trahison de ceux qu'elle aimait le plus au monde.

Son départ fut rapide. Un mois plus tard, elle avait emménagé à Milan, dans un appartement spacieux, condamnée à suivre une vie constituée uniquement de rites domestiques.

Les petits étagères remplies d'ouvrages rapportés de Naples se vidèrent mystérieusement, tandis que la cuisine se remplissait de matériel, recettes, ingrédients. Son devoir était désormais de satisfaire la personne que le hasard avait maladroitement mise sur son chemin, et dont elle ne voulait pas.

On fêta le mariage qui la lia à cette personne mystérieuse, dont désormais dépendait tout son bonheur. La cérémonie fut macabre.

De retour chez elle, la jeune fille s'adonna à des tentatives de fuite : bibliothèque, musée, théâtre, et même jusqu'à l'université de Naples, où elle tenta de s'inscrire... Mais « la place d'une femme, lui dit-on, était à la maison ». Quelques livres lui furent cependant autorisés, soigneusement choisis, et quelques sorties au musée furent accordées par son mari. C'était tout. De longues altercations ébranlèrent l'immeuble, d'une animosité croissante chez Lila, qui devint presque folle, et son mari de plus en plus désespéré. Qu'elle remette en cause sa domination sur elle, était sa plus grande crainte. Dans cette société où les femmes ne doivent en aucun cas sortir de leur condition subalterne, le moindre signe d'opposition envers leur conjoint est signe de faiblesse chez celui-ci et lui vaut déconsidération et railleries de la part de son entourage. Alors, pour combattre la fureur infernale qui animait Lila, faire taire ses contestations et alors rétablir son apparence de maître de maison idéal, son mari avait trouvé une solution.

Il revient. Il tape de petits coups. Doucement, puis fort, assez pour la faire sortir de ses rêveries. Lila essuie de nouveau ses yeux pleurants avec la manche de son pull et regarde son ventre arrondi. C'était cela, la solution. Le remède miracle pour la faire taire, pour noyer sa révolte dans une mer de préoccupations inattendues. Elle sent l'enfant en elle et le déteste. Elle a conscience de la vie en elle et cela la répugne, lui inspire un dégoût terrible avec lequel elle ne peut plus vivre. Comme un objet usé, elle se sent maltraitée. Comme un vieille poupée, elle se sent meurtrie.

Elle ne vit plus depuis longtemps, c'est son cadavre qui s'agite encore. Ce sont des jambes endolories et un cœur vide qui enjambent le balcon. C'est un corps déjà mort qui tombe en tourbillonnant par-dessus la rambarde et s'écrase au sol dans un bruit sourd.

Anna Cron-Belgrand